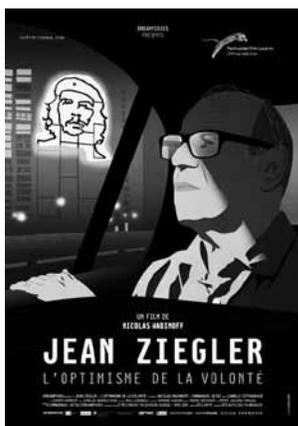


L'Optimisme de la volonté
film de Nicolas Wadimoff, 2018



Le titre de ce documentaire de Nicolas Wadimoff, sorti en 2018, fait référence à la célèbre phrase d'Antonio Gramsci : « pessimisme de l'intelligence et optimisme de la volonté ». C'est à l'occasion d'un voyage à Cuba que l'on suit Jean Ziegler, au rythme de son pas lent – 84 ans à la sortie du film, tout de même – mais toujours des plus actifs : déambulant dans les rues de La Havane en cherchant la discussion avec les habitants, répondant à des interviews, en débat, lors d'une manifestation contre le G7, chez lui à sa table de travail, dans les arcanes des instances de l'ONU...

Le documentaire revient en un bref historique en deux temps retraçant son parcours : né en 1934 dans un milieu favorisé, il rejoint les rangs communistes dans sa jeunesse, obtient ses doctorats en droit et en sociologie, fait carrière à l'université puis en politique comme parlementaire socialiste 28 ans durant. Auteur

de nombreux ouvrages, il est enfin rapporteur spécial pour le droit à l'alimentation du Conseil des droits de l'homme des Nations unies et, depuis 2009, membre du conseil consultatif des droits de l'homme.

C'est à ce titre que le réalisateur nous montre les combats de celui qui apparaît comme un apôtre de la dignité humaine pour les uns, comme un épouvantail altermondialiste pour les autres.

De fait, le film s'ouvre sur les photos d'enfants rongés par le sida que Ziegler garde par devers lui. Il revient volontiers sur les grandes figures qui l'ont marqué : Sankara, Neruda, Allende... Et Che Guevara surtout, omniprésent dans sa vie et, par contrecoup, dans le documentaire. Sa rencontre, jeune, avec lui, l'a convaincu de se mobiliser en Suisse même, « dans l'ancre du capitalisme » pour lutter de l'intérieur. « Il m'a sauvé la vie en me disant de partir, je l'aurais accompagné en Bolivie. Moi, le petit bourgeois qui écrit des livres, vit dans le confort, est privilégié ! Ces privilèges m'obligent à m'engager. »

Cette lutte passe par la dénonciation de « l'oligarchie économique et financière » qui supprime les États. L'exemple des fonds vulturs sur lesquels il fut chargé de rédiger un rapport est particulièrement frappant. Les débats dans l'agence de l'ONU, où la caméra parvient avantagement à se glisser, illustrent les enjeux et la transformation de la lutte. Craignant des pressions occidentales pour faire supprimer des passages du rapport,

FILMS

Ziegler découvre sous nos yeux des résistances de la part du Ghana ou de pays musulmans qu'il n'attendait pas. La lutte change, prend d'autres formes, mais ne cesse jamais. Pas tant que durera la faim, sur laquelle il a longtemps travaillé: «un enfant qui meurt de faim est un enfant qui meurt assassiné».

Le film alterne les lieux et les moments au montage, mais c'est surtout à Cuba que l'action principale a lieu. Comme si ce retour d'un Jean Ziegler âgé confrontait son engagement à l'aune de la réalité sociale et politique. On le voit défendant le régime de Cuba face aux attaques extérieures, justifiant l'imperfection de son système, excusant les inégalités... Même face aux doutes des citoyens cubains qu'il rencontre. Il ne le fait pas sans un certain recul: non il n'y a «pas de liberté de presse, de multipartisme. Mais personne ne dit rien sur le blocus! [...] Il faut d'abord que la victoire soit acquise. La critique viendra après [...] Et ce n'est pas de la lâcheté d'un intellectuel satellisé, pas du tout! C'est une stratégie de solidarité révolutionnaire banale, élémentaire.» La révolution cubaine, même imparfaite, vaut à ses yeux bien mieux qu'une démocratie destructrice.

Le manichéisme de cette présentation semble se fendiller lorsque le réalisateur l'interroge sur ses liens passés avec des révolutionnaires ou des dirigeants pour le moins controversés tels Kadhafi ou Gbagbo: «pas de regrets, de critiques?» S'il avoue une mauvaise conscience et une «trahison morale», il insiste sur la dimension intime et refuse de l'étaler.

Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, ce n'est pas une hagiogra-

phie qui se dessine sous nos yeux. La vision de Nicolas Wadimoff, ancien étudiant lui-même de Ziegler, est certes admirative, mais demeure sobre, tant dans les plans, le montage que dans l'intervention de l'auteur que l'on n'entend qu'exceptionnellement. Le fond est là: Ziegler parle, on écoute, on réfléchit, on juge, on le suit pas à pas dans les rues de La Havane. Le rythme est sage, et le documentaire s'écoule paisiblement au son de la voix de Ziegler, entre suisse allemand, français, anglais et espagnol mâtiné d'accent suisse.

Defait, le point le plus appréciable du documentaire est la très grande proximité entre l'auteur et son sujet, si l'on peut dire. Il a eu la possibilité de le suivre, semble-t-il, partout, de sa maison suisse jusqu'aux studios de la télévision d'État de Cuba. C'est donc un suivi au plus près, et jusqu'à l'intime (lors d'une hospitalisation ou de moments tendres avec sa femme, par exemple).

Le film apparaît comme un testament, alors que la question de la mort est à plusieurs reprises soulevée, que ce soit lors d'une cérémonie vaudou, lorsqu'il se signe devant le cercueil du Che, ou face au cimetière suisse dans lequel il souhaite être enterré. À plus de 80 ans, sur son lit d'hôpital, le poing est encore levé. Le film se conclut avec un Ziegler remis sur pied, échangeant avec de jeunes étudiants: il s'agit désormais de transmettre la foi et le combat.

LÉOPOLD LAGARDE